

S. Rushdie. – Les intellectuels ne sont pas des « âmes pures ». La vie de l'esprit se nourrit de querelles entre chapelles. L'interaction entre des visions du monde forcément limitées peut donner des résultats mesquins. Je comprends que Pierre Bourdieu ait horreur des médias, et je respecte tout à fait son désir de se retirer de cette arène. Mais pour moi nous devons vivre les deux pieds dans notre époque, et l'arène médiatique est la seule dont nous disposons. Bien sûr, dès que vous y posez les pieds, quelqu'un veut aussitôt vous abattre. On peut toujours rêver, et en espérer une autre...

B.-H. Lévy. – Le vrai régisseur du théâtre politique contemporain, celui qui choisit d'éclairer ou de renvoyer, au contraire, à sa terrible obscurité telle scène bosniaque, somalienne, rwandaise, algérienne, c'est les médias. Alors j'admets volontiers que cela pose un problème majeur, et c'est du reste pour cette raison que la décision de rester hors du monde peut être légitime. Je remarque cependant que Bourdieu ne dédaigne pas les émissions grand public, où on a pu le voir dialoguer avec l'abbé Pierre, qui ne passe pas pour un de ces « grands silencieux » dont il fait, quand ça l'arrange, l'apologie. J'ajoute surtout que, pour les vrais intellectuels engagés, pour ceux qui se sentent les « obligés » du monde, et qui le disent, toute la difficulté est de ruser avec la loi imposée par le système. A vrai dire, je ne sais toujours pas quelle est notre marge de manœuvre quand je vois par exemple qu'on ne veut plus entendre parler de la Bosnie ces temps-ci.

N. O. – Vous, Salman Rushdie, aimez-vous les médias ?

S. Rushdie. – Malgré mon affaire, je n'ai jamais eu envie de vivre sous les projecteurs. L'idée d'avoir une rubrique régulière, un bloc-notes dans un journal, comme Umberto Eco ou Bernard, me glacerait de terreur ! Je n'ai pas le goût d'être un professionnel des opinions...

B.-H. Lévy. – Oh ! des opinions... Disons que j'ai la chance qu'un journal (« le Point ») et un homme (Claude Imbert) croient bon de publier mes impressions. Un bloc-notes, c'est un écrivain qui donne chaque semaine de ses nouvelles.

S. Rushdie. – En revanche, j'aime faire de la télévision. Oui, j'aime vraiment ça ! Petit, en Inde, je ne savais pas ce que c'était, puisqu'il n'y avait pas d'émetteurs. Plus tard en Angleterre, jusqu'à l'âge de 20 ou 25 ans, je ne l'ai pratiquement jamais regardée. Alors aujourd'hui la télévision a encore pour moi l'attrait de la nouveauté. Comme l'intellectuel est souvent invité sur un plateau, il a la possibilité de se servir ou de lâcher cet instrument quand il le veut. Quel privilège ! Je considère la télévision comme un jouet, un jouet vraiment merveilleux !

B.-H. Lévy. – Quitte à surprendre, ce qui nous différencie, c'est que moi, je n'aime pas la télévision. J'y passe beaucoup, on me le reproche assez, mais je suis très gêné par l'absence de maîtrise qu'elle implique : ce visage qui vous échappe, ces lapsus, ces incidents de parcours. D'ailleurs, la première question qu'on pose quand on sort d'une émission c'est : « Comment étais-je ? » Une question d'une obscénité totale mais à laquelle personne n'échappe. Ce qui importe alors à l'intellectuel, ce n'est pas le message, mais le lapsus. Pour quelqu'un qui comme moi rêve d'une certaine « souveraineté », il y a là une contingence assez accablante.

S. Rushdie. – Quand on passe en direct dans un débat à la télévision, il faut renoncer en effet à tout contrôler. Je comprends que cela conduise certains intellectuels au refus. Mais, lorsqu'ils invoquent la difficulté ou l'impossibilité d'y exprimer la complexité d'une pensée, je suis plus dubitatif. La télévision est une technique comme une autre. Je crois qu'au fond il y a ceux qui ont le don, et ceux qui ne l'ont pas. Parler en fragments, en phrases courtes qui renferment beaucoup de sens, et sans avoir le temps d'élaborer, me semble tout à

fait possible. C'est un art. Ceux qui le possèdent sont impressionnants, car ils disent énormément en peu de mots.

N. O. – Les « médiaphobes », comme vous les appelez, n'ont pas ce talent-là ?

S. Rushdie. – Je ne les ai jamais vus à la télévision. Derrida a une maîtrise du langage si éblouissante que je vois mal a priori pourquoi il ne serait pas excellent à l'écran. Bourdieu, je ne sais pas. Le problème de fond est uniquement de savoir si tel ou tel intellectuel est à l'aise ou non dans ce mode de représentation, s'il se croit ou non obligé de devenir quelqu'un d'autre que lui-même quand il entre sur un plateau.

B.-H. Lévy. – La médiaphobie et la médiaphilie sont à mes yeux deux positions erronées. Je ne veux ni boudier ni consentir. La troisième attitude est donc de prendre en charge l'outil télévisuel pour tenter de le faire agir sur le monde, en déplaçant imperceptiblement la règle du jeu. A cette réussite ou à cet échec on jugera aussi les intellectuels dans le prochain siècle. Quand j'ai accepté la présidence du conseil de surveillance d'Arte, je l'ai fait dans cette optique : avoir, en tant qu'intellectuel, un rôle dans la définition du champ ; et puis montrer qu'il est possible de sortir du stéréotype, de l'émotion instantanée, de la brièveté extrême, de l'amnésie programmée, qui sont les écueils de la télévision.

S. Rushdie. – Je crois aussi que l'une des justifications de notre présence, c'est que, si nous ne participons pas aux médias, ils seront totalement monopolisés par ceux qui ont le pouvoir. Les groupes qui protègent leurs intérêts, qui ont une puissance politique, sociale, économique énorme tentent toujours de contrôler le débat. Il serait inadmissible de les laisser seuls. L'information est la pièce maîtresse du jeu. Quand on la contrôle, on contrôle le pays, les grands ensembles. Comme autrefois il fallait conquérir des territoires pour bâtir des empires. Si les seules informations, les seules images auxquelles nous avons accès sont choisies par tel ou tel seigneur des médias, alors nous sommes véritablement vaincus. Il me semble vital que les intellectuels commencent à saper ces édifices, sinon qui le fera ? Si nous ne pénétrons pas sur les autoroutes de l'information, qui le pourra ? Et désormais tout se passe très vite !

B.-H. Lévy. – A travers cette guerre médiatique planétaire se profilent des enjeux considérables. La liberté et la souffrance des hommes sont en cause. Alors il faut que les intellectuels, les écrivains, les scientifiques, les journalistes assument la résistance. Il en va également de l'avenir du langage. Les intellectuels sont là pour briser les silences, pour casser les langues de bois, tout en évitant que leurs

propres mots, leurs propres concepts ne deviennent des poids morts, des obstacles à la pensée. Comme disait le poète, ils sont là pour donner « un sens plus pur aux mots de la tribu ». Que prétendaient les dissidents russes dans les années 70 ? Qu'il fallait d'abord en finir avec la corruption de la langue, avec les mots plombés, vérolés par le système totalitaire. Que réclament les Bosniaques aujourd'hui ? D'autres mots que ceux imposés par le monde du spectacle médiatique, qui banalisent leur malheur pour le rendre acceptable. Les intellectuels sont là pour faire bouger la langue, notamment à travers la querelle. Quoi que l'on en pense, et malgré l'appauvrissement du langage, les médias permettent à cette querelle de se formuler. Les médias, pour les intellectuels, sont un prolongement du droit de parole.

S. Rushdie. – La langue politique en particulier déforme constamment le langage, car elle sert exclusivement à cacher des vérités, alors que celle des intellectuels et des écrivains est une tentative de les révéler. Il existe un danger caché dans ces assauts contre les mots, dont les médias sont un des terrains. L'intellectuel doit se dresser sur ce champ de bataille et dire : attention, vous pouvez aussi utiliser les mots d'une autre

BHL : « Que réclament les Bosniaques ? D'autres mots que ceux imposés par le monde du spectacle médiatique. »

